

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

II

(suite)

La charité qui est fidèle, humble, patiente, zélée, douce et pure ; qui élargit les cœurs en les tournant vers le ciel ; la charité qui rend le bien pour le mal, fait tout sans éclat, soulage sans ostentation, souffre sans murmure, avertit sans hauteur, réprimande sans amertume, s'abaisse sans bassesse, et s'élève sans le savoir ; la charité qui vit de dévouement et d'amour, répand à flots les bienfaits, verse l'aumône dans le sein de l'indigent et la prière pour la consolation de ses misères, essuie les pleurs de l'infortune, réchauffe les foyers glacés de l'indigence, partage son pain avec les pauvres et donne son temps aux malheureux ; la charité qui fait consister la meilleure portion de son bonheur dans le bonheur des autres, qui ne s'abandonne pas au découragement ni à la tristesse, ne se lasse jamais de consoler, de bénir, de réparer et d'instaurer : cette divine charité que les païens ne connaissaient pas dans leur barbare égoïsme, rayonne chez les premiers chrétiens d'une splendeur vraiment étonnante. Partout elle opéra des prodiges, et le Christianisme doit ses progrès autant aux miracles de la bonté qu'à ceux de la puissance. Les uns et les autres prouvent également sa divinité, qui n'est pas moins évidente que l'existence du soleil pour celui qui ne s'aveugle pas lui-même.

Grâce à son action bienfaisante par laquelle se manifestait l'intervention directe de Dieu dans les affaires humaines, l'ordre de la société domestique et civile fut modifié de fond en comble. Il ne resta presque rien debout des anciens éléments de sociabilité, et les victimes des institutions païennes de servitude commencèrent à respirer dans un air plus libre et plus pur. Un